

Enzensberger/*Kursbuch* : chronique française d'un anachronisme

À propos de *Kursbuch*, n° 1, juin 1965

Grégory Cormann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/1074>

DOI : 10.4000/grm.1074

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Grégory Cormann, « Enzensberger/*Kursbuch* : chronique française d'un anachronisme », *Cahiers du GRM* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/1074> ; DOI : 10.4000/grm.1074

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© GRM - Association

Enzensberger/*Kursbuch* : chronique française d'un anachronisme

À propos de *Kursbuch*, n° 1, juin 1965

Grégory Cormann

Si j'aime la compagnie des auteurs passés, c'est parce que, parfois, je préfère l'anachronisme. Ne pas être totalement en phase avec le moment où on vit. C'est une migration dans le temps qui vous aide à mieux voir l'époque où vous vivez¹.

- 1 Le premier numéro de la revue *Kursbuch* paraît en juin 1965. En ouverture de cette première livraison de la revue, un texte de Beckett. Plus loin, un dossier fait connaître au public allemand les pièces d'une polémique qui oppose à Paris les tenants de l'existentialisme, Sartre en tête, et les avant-gardes littéraires du moment. Pendant un temps, l'opération se répétera, donnant à connaître au public allemand les grands penseurs français. Il nous reviendra ici de donner une portée précise à ce premier moment de la revue (les références françaises disparaissent ensuite presque totalement), en revenant dans un premier temps sur les années de formation d'Enzensberger, achevées à Paris au milieu des années 1950. Nous aurons ainsi à nous interroger sur les objectifs et la fonction d'une revue littéraire qui naît, de façon presque anachronique, des années après la vague de création de revues et de magazines culturels, en France mais aussi en Allemagne dans les années d'immédiat après-guerre. Dans un second temps, nous concentrerons notre attention sur la composition du premier numéro de la revue. En étudiant la manière dont interfèrent textes allemands et français dans cette livraison initiale, nous chercherons à cerner de façon précise la signification qu'Enzensberger peut continuer à donner à la littérature et à l'engagement politique par la littérature. En jouant de l'écart entre l'Allemagne et la France, c'est en effet à l'égard d'Arendt et d'Adorno qu'Enzensberger prend ses distances. Au-delà de la figure de Sartre, libérée du débat avec le structuralisme de Lévi-Strauss, c'est vers Beckett que nous aurons à porter

notre attention. Il s'agira de comprendre, finalement, comment, pour Enzensberger, il est possible tout à la fois d'écrire (d')après Auschwitz et de parler d'autre chose que d'Auschwitz, de parler notamment de la réalité allemande des années 1960 marquée entre autres, en 1961, par la division de l'Allemagne et, en cette année 1965, par la fin du second procès d'Auschwitz.

I. Considérations de méthode : une lecture francophone de la revue *Kursbuch*

- 2 Je voudrais proposer ici une lecture francophone – ou plutôt *francodoxe* – de la table des matières du premier numéro de la revue *Kursbuch*, dont Enzensberger a été responsable pendant dix ans, de 1965 à 1975². Il s'agira d'une lecture francophone en un sens particulier. Il ne s'agira pas en effet de proposer une lecture de la revue qui s'intéresserait principalement aux auteurs français traduits dans la revue. Ces auteurs français sont assez nombreux dans les premiers temps de la revue. *Kursbuch* publie ainsi, souvent en tête de volume, des textes de Fanon, de Foucault, de Lévi-Strauss ou encore de Barthes. À sa façon, le premier numéro de la revue, en juin 1965, n'échappe pas à la règle : le premier texte publié est un texte de Samuel Beckett intitulé « Faux départs ». Beckett est certes Irlandais de naissance, mais il est incontestablement un auteur français. « Faux départs » est un poème de quelques pages écrit pour l'essentiel en français, mais dont la dernière strophe est en anglais. Je remarque, comme une curiosité, que le traducteur a rendu le texte intégralement en allemand. Je reviendrai plus loin sur ce poème. Mais je voudrais d'emblée tirer profit de cette ouverture de la revue pour en extraire la ligne directrice de ce travail : mettre en évidence la manière dont *Kursbuch* mobilise certains auteurs français afin de se situer dans les débats intellectuels allemands de l'époque. Plus précisément, le travail que je vais proposer peut être qualifié de *francodoxe*, dans la mesure où il s'agira d'entrer dans le premier numéro de *Kursbuch* à partir d'une cartographie mentale française. C'est à travers mes propres représentations du monde intellectuel français de l'après-guerre (1945-1965) que je chercherai à frayer une voie vers la façon singulière dont Enzensberger a lui-même pris appui sur les auteurs français de l'après-guerre pour reconfigurer l'espace intellectuel allemand.
- 3 Il s'agira pour une part de faire de nécessité vertu. Outre de sérieuses limites linguistiques personnelles, cette lecture *francodoxe* doit relever d'emblée la particularité de son point de vue : elle ne sait pas grand-chose des polémiques et controverses qui, en 50 ans, ont concerné les auteurs allemands qui ont contribué à la livraison initiale de *Kursbuch*. Notamment Peter Weiss et Martin Walser, Prix Büchner l'un à la suite de l'autre en 1981 et 1982, dont les textes respectifs constituent le dossier final du numéro consacré au second Procès d'Auschwitz (Francfort, 1963-1965). Je ne connais que de façon partielle la suite de leur œuvre qui, dans le cas de Martin Walser, s'est prolongée au moins jusqu'au milieu des années 2000, avec de forts éclats médiatiques³. Dans ces contextes, la traduction médiatique dans la presse française risque bien de ne faire qu'amplifier la dimension sensationnaliste de ce type d'actualité⁴. Malgré cette réputation et malgré son grand âge (il a aujourd'hui 90 ans, il est né en 1927, 2 ans avant Enzensberger), Walser reste une personnalité médiatique. À côté de Peter Sloterdijk et de Jürgen Habermas, il a ainsi été interrogé au printemps dernier par *Die Zeit* et par *Le Monde* pour un dossier sur « La présidentielle vue d'Allemagne », publié entre les deux tours de l'élection présidentielle française, où il dit son admiration pour la personnalité d'Emmanuel

Macron⁵. Pour sa part, Weiss est mort en 1982 (il a reçu le *Büchner-Preis* à titre posthume), à l'âge de 65 ans. Son *Esthétique de la résistance*, écrite dans les années 1970, a été récemment republiée en français en un seul volume, chez Klincksieck, et a fait l'objet d'une certaine attention dans les pages « Culture » des grands quotidiens français⁶. Ces échos sporadiques me placent dans une situation différente de celles et de ceux qui ont accès – et sont sensibles – aux courants sociaux et aux courants médiatiques à travers lesquels ces œuvres sont reçues par les chercheurs allemands ou germanistes. Ceux-ci ne manqueraient certainement pas de prendre en considération la trajectoire intellectuelle de ces deux personnalités allemandes et la diversité de moyens d'expression et de création qu'ils ont utilisés à partir des années 1950. Weiss et Walser apparaîtraient alors en quelque sorte comme des « jumeaux » partiels d'Enzensberger, qui se dénoncent l'un l'autre, mais qui, assemblés, constituent une image totale, en tension, de l'écrivain allemand au milieu des années 1960⁷.

- 4 Mon angle d'attaque sera différent. Il s'agira de considérer le « menu » du premier numéro de *Kursbuch* en s'appuyant sur – et en reconstituant – la formation « française » d'Enzensberger. Enzensberger a séjourné en France vers 1953-1954, à la fin de la rédaction de sa thèse consacrée en 1955 à Clemens Brentano. On trouve peu de choses sur ce séjour de l'écrivain à Paris. De son rapport à la France, Enzensberger préfère dire son admiration pour les auteurs classiques, comme Diderot ou Fénelon. Je fais l'hypothèse qu'on peut éclairer réciproquement le projet de *Kursbuch* – et celui d'Enzensberger dans ce cadre – et la formation française d'Enzensberger. Identifier la cohérence des textes traduits dans la revue (à savoir, les textes qui faisaient l'actualité intellectuelle en France au début des années 1950 et ont contribué à la formation d'Enzensberger) permettra en sens inverse de donner un éclairage singulier sur la manière dont, dix ans plus tard, *Kursbuch* intervient dans l'actualité intellectuelle allemande.

II. Une étrange coïncidence : *Kursbuch* et la formation française d'Enzensberger

- 5 Quelle était l'actualité intellectuelle et l'actualité de la création littéraire, artistique ou théâtrale en France au début des années 1950 ? Pour rappel, pourrait-on dire :
- L'existentialisme (Sartre, Camus)
- 6 soumis à différentes contestations théoriques, littéraires et intellectuelles :
- La relance de la tradition socio-anthropologique française, avec les premiers travaux importants de Lévi-Strauss et les débuts du structuralisme (*science*) ;
 - La mise en question de la littérature engagée, notamment avec *Le degré zéro de l'écriture* de Barthes (*esthétique*) ;
 - La nécessité d'un engagement politique progressiste qui se mesure au marxisme et qui soit capable de dépasser les limites du matérialisme dialectique, comme Fanon en dessine les perspectives (*politique*).
- 7 Il faut y ajouter, bien sûr, l'apparition de nouveaux écrivains (le Nouveau Roman n'est pas loin), comme Beckett, qui se fait connaître dès les premières années des *fifties*.

1950	1951	1952	1953	1954
------	------	------	------	------

CAMUS, <i>Les Justes</i>	BECKETT, <i>Molloy</i>	BECKETT, <i>En attendant Godot</i>	BARTHES, <i>Degré zéro de l'écriture</i>	FOUCAULT, <i>Intro Binswanger</i>
LÉVI-STRAUSS, <i>Introduction Mauss</i>	BECKETT, <i>Malone meurt</i>	FANON, <i>Peau noire, masques blancs</i>	SARTRE, <i>Kean</i>	
	CAMUS, <i>L'homme révolté</i>	SARTRE, <i>Saint Genet</i>	BECKETT, <i>L'Innommable</i>	
	SARTRE, <i>Le diable et le Bon Dieu</i>			

- 8 Il y a certainement là une « sélection », peut-être des oublis majeurs ; mais on ne contestera pas qu'il s'agit d'œuvres majeures. Cette sélection, s'il devait y en avoir une, serait en réalité celle d'Enzensberger (et/ou de la revue). Les auteurs traduits et présentés dans *Kursbuch*, sous la forme d'extraits, et publiés ensuite en traduction intégrale chez l'éditeur Suhrkamp, sont superposables à cette liste.

<i>Kursbuch 1</i> (juin 1965)	BECKETT, « Faux départs - Falsch anfangen »	Inédit, tiré d'un travail en cours
	Dossier 1 [Sartre], « Ein Streit um Worte »	Écho d'une controverse lancée par une interview de Sartre dans <i>Le Monde</i> en avril 1964 à propos des <i>Mots</i>
<i>Kursbuch 2</i>	FANON, « Von der Gewalt »	Extrait des <i>Damnés de la terre</i>
	BARTHES, « Afrikanische Grammatik »	Extrait des <i>Mythologies</i>
<i>Kursbuch 3</i>	FOUCAULT, « Die Spuren des Wahnsinns »	Traduction de « La folie, l'absence d'œuvre », publié dans <i>La Table Ronde</i> en 1964
<i>Kursbuch 5</i>	LÉVI-STRAUSS, « Sprache und Gesellschaft »	Extrait d' <i>Anthropologie structurale</i>
	BARTHES, « Die strukturalistische Tätigkeit »	Extrait des <i>Essais critiques</i>
<i>Kursbuch 8</i>	BECKETT, « Sechzehn Steine »	Extrait de <i>Molloy</i>
	LÉVI-STRAUSS, « Die Mathematik vom Menschen »	Traduction d'un article paru en 1954 dans le <i>Bulletin international des sciences sociales</i> , vol. 6, n° 4

Kursbuch 9 (juin 1967)	Dossier 2 [Sartre] « Vietnam und die Weltrevolution. Eine Kontroverse »	Écho de la controverse lancée par un éditorial des <i>Temps Modernes</i> en août 1966
------------------------------	---	---

- 9 La correspondance entre les deux listes est flagrante. Le seul auteur français de la première liste qui ne figure pas dans *Kursbuch* est Camus. Ce n'est certainement pas par indifférence d'Enzensberger à l'égard de l'auteur de *L'Étranger* pour lequel il ne cachait pas son admiration. Lorsqu'il est arrivé à Paris, c'est Camus qu'Enzensberger est allé rencontrer⁸. On peut peut-être expliquer cette absence par la mort accidentelle de Camus en 1960 qui avait rejeté l'écrivain dans un passé certes proche mais néanmoins détaché de la situation politique et intellectuelle du moment. Si on suit cette hypothèse, l'œuvre de Camus supposerait dès lors pour Enzensberger une forme de mise à jour. On peut à mon sens en trouver une confirmation dans *Politique et crime*, paru en 1964, dans lequel Enzensberger fait l'histoire « grandeur nature » des terroristes russes dont Camus avait fait le matériau de sa pièce *Les Justes* afin de tourner le miroir représenté par les révolutionnaires russes de 1905 sur la situation politique de 1950⁹.
- 10 La comparaison des deux listes permet aussi de confirmer, à travers le recensement que nous venons de faire, que les « emprunts » d'Enzensberger, s'ils couvrent (en apparence) la période qui va de 1952 à 1964, comme s'il s'agissait d'une revue des principales publications des 10 années écoulées, ne concernent que des auteurs déjà actifs pendant le séjour d'Enzensberger à Paris. Le choix de traduire « Les mathématiques de l'homme »¹⁰ de Lévi-Strauss, qui peut apparaître surprenant, en apporte une confirmation. Cet article de Lévi-Strauss est relativement peu connu. Il s'agit du texte d'ouverture d'un volume de l'UNESCO, *Les mathématiques et les sciences sociales*, qui ne pouvait guère être connu, des années plus tard, que par quelqu'un qui avait été marqué par ce texte lors de sa publication en 1954. Dans ce texte, Lévi-Strauss profite d'un séminaire tenu à l'UNESCO, qu'il considère lui-même comme de piètre qualité, pour répondre à la critique que Claude Lefort lui avait adressée dans *Les Temps Modernes*¹¹. Lévi-Strauss y assume ce qui apparaît d'abord comme l'oxymore par excellence, « Les mathématiques de l'homme », en n'hésitant pas à considérer, d'une part, que le projet d'une mathématisation des affaires humaines est aussi vieux que la philosophie et que ce projet d'une maîtrise des affaires humaines est l'origine même des mathématiques, et, d'autre part, que la réalisation contemporaine de ce projet, d'abord limitée à une approche statistique de la réalité, se dirigerait inmanquablement vers une saisie qualitative des cas individuels. De cette façon, Enzensberger trouve le moyen de tenir ensemble Lévi-Strauss et Sartre.
- 11 Quant à Sartre, précisément, *Kursbuch* lui attribue une place singulière. Aucun texte de Sartre n'est traduit dans les 10 premiers numéros de la revue. En revanche, celle-ci se fait l'écho, avec un bref décalage, des débats provoqués par des déclarations de Sartre et/ou des *Temps Modernes*. Ce faisant, *Kursbuch* reconduit la situation des revues françaises de l'après-guerre (*TM*, *Critique*, *La Table Ronde*, etc.), dont la rivalité concentre la vie intellectuelle, entre littérature et politique, dans les années qui suivent la Libération. Au début des années 1950, les controverses tout à la fois se personnalisent et se radicalisent du point de vue politique (polémique entre Sartre, Jeanson et Camus ; rupture entre Sartre et Merleau-Ponty ; réplique de Lefort et des *TM* à l'opération de récupération de l'École durkheimienne par Lévi-Strauss). C'est cette image du monde intellectuel français que *Kursbuch* reproduit au milieu des années 1960. Dans le numéro 9 de la revue, la

controverse lancée par *Les Temps Modernes* à propos de la guerre du Vietnam, qui suscite ensuite des réactions dans *Le Nouvel Observateur* et dans *L'Humanité*, clôt la « période française » de *Kursbuch*.

- 12 Ainsi, il se confirme que les textes français parus dans *Kursbuch* pendant les deux premières années de son existence correspondent aux auteurs et textes qui ont constitué la formation française de Hans Magnus Enzensberger. Ce sont ces textes qui constituent certains des moyens intellectuels d'un projet de revue – non plus la formation d'un individu, mais celle d'un projet collectif – qui se situe dans un contexte théorique, socio-politique et intellectuel différent que celui qui avait déjà permis à Enzensberger de mettre au point sa critique de ce qu'il appelle « le façonnement industriel des esprits »¹². C'est en effet aussi par le truchement de Lévi-Strauss qu'Enzensberger s'avère capable de compliquer la thèse d'Adorno et d'Horkheimer relative à l'industrie culturelle : là où les deux philosophes francfortois décrivent l'uniformisation des consciences, Enzensberger soutient, à la suite de Lévi-Strauss, que nul système ne peut intégralement se synchroniser. Dans l'« Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », Lévi-Strauss indique que tout système produit toujours de l'écart à soi, des différences, un désaccordage entre les sous-systèmes qui le composent¹³. Enzensberger retient de Lévi-Strauss que, si la société façonne désormais des consciences de façon industrielle, cette production « systématique » produit en même temps ce qui lui échappe et la conteste. Il identifie ainsi, formellement, la possibilité d'une critique immanente de la société (la seule possible selon lui).
- 13 Par la suite, les auteurs français disparaissent de la programmation de la revue. Peut-être parce que les années qui suivent voient un double mouvement de désintégration de l'articulation précaire faite par Enzensberger entre existentialisme et structuralisme, avec l'explosion structuraliste de 1966-1967, puis de déflagration politique, en Allemagne et en France, autour de 1968. *Kursbuch* se fera bien entendu l'écho tant du succès du structuralisme que du mouvement étudiant allemand. Mais les débats intellectuels et politiques français ne paraîtront plus avant plusieurs années. Sartre revient dans *Kursbuch* en 1974, avec Simone de Beauvoir, dans une séquence historique bien différente. On est dans les prolongations incertaines de 68. La revue, encore dirigée pour quelques mois par Enzensberger, reproduit des entretiens d'Arno Münster avec des ouvriers de la fabrique de montres LIP qui ont décidé de poursuivre leur activité en autogestion. Mais, pour l'essentiel, le numéro 35 de *Kursbuch* fait la part belle au développement du mouvement féministe. Il reproduit ainsi deux extraits des entretiens qu'Alice Schwarzer avait réalisés avec Beauvoir (et Sartre) en vue d'un film qu'elle préparait sur la philosophe.
- 14 On pourrait par conséquent croire qu'on se trouve face à l'œuvre toute naturelle d'un passeur, d'un écrivain, traducteur et éditeur dont le parcours personnel l'a placé quelque peu *en avance* – et pour cause – par rapport à des phases de réception en Allemagne de la pensée française de l'après-guerre auxquelles il contribue avec vigueur. Ce serait se méprendre.

III. Coïncidence ou mise en liquidation ? La revue comme écart à soi

- 15 Cette vision trop simple de la relation d'Enzensberger à la pensée française rencontre deux difficultés. Premièrement, la non-documentation de ce transfert franco-allemand. En somme, à peu près tout se passe comme s'il n'y avait pas eu de réception allemande de la pensée française de l'après-guerre. On ne s'est pour ainsi dire pas intéressé à la réception de Sartre ou de Fanon en Allemagne ; on sait peu de choses de l'importance que la pensée de Lévi-Strauss et, davantage encore, celle de Mauss a pu avoir sur la pensée allemande contemporaine¹⁴. Les contacts semblent limités à quelques effets de mode qui auraient fait de l'existentialisme ou du structuralisme des choses dont on parle dans les médias. Ça et là, une exception est parfois relevée, à titre de confirmation de la règle. Ainsi, à la fin des années 1960, le détachement de la figure d'Hölderlin de son enrôlement par le nazisme, grâce aux travaux (directement rédigés en allemand) des germanistes français Pierre Bertaux et Robert Minder, a précédé et autorisé l'essai de Walser et la pièce de Weiss sur Hölderlin¹⁵. Face à ce manque d'information sur la place de la pensée française contemporaine en Allemagne, s'impose la nécessité de documenter le jeu de construction franco-allemande qui se présente à la lecture de la table des matières de la revue *Kursbuch* dans ses premières années.
- 16 Deuxièmement, ce qui complique encore la donne, c'est le fait qu'on n'a pas seulement affaire à un transfert franco-allemand qui n'aurait pas été documenté. En l'occurrence, il est aussi remarquable que l'« intérêt » initial de la revue pour la pensée française disparaît totalement – au moins dans la forme des débuts de la revue – à la fin des années 1960¹⁶. Parallèlement, il semble qu'Enzensberger lui-même renonce à ce moment-là à ce « détour » par la pensée française. Il conviendrait dès lors de comprendre les raisons de cet effacement. Qu'arrive-t-il alors à Enzensberger ? Faut-il y voir simplement une rupture ? Un jeu de déconstruction franco-allemande ? L'hypothèse est certainement trop rudimentaire. Mais elle a l'intérêt, *a contrario*, d'attirer l'attention sur un phénomène particulier : la rapidité de traduction en français des auteurs qui nous intéressent ici tout au long des années 1960. C'est le cas pour Enzensberger ; c'est plus vrai encore pour Peter Weiss dont les ouvrages sont systématiquement traduits en français par Jean Baudrillard¹⁷. Doit-on considérer que la pensée avait donné ce qu'elle pouvait donner ? Ou faut-il, de façon plus fine, voir dans cette disparition la conséquence logique de qui avait rendu, pendant un temps, cette référence indispensable ? Dans ce cas, on ne pourrait guère apporter de réponse définitive, mais seulement quelques réponses partielles en reconstituant le contexte antérieur. Ou, plutôt, ne faudrait-il pas considérer, du point de vue d'Enzensberger, ce travail de traduction comme un processus de liquidation ? Son travail de passeur serait alors une manière de mettre à distance les références théoriques qui avaient été fondamentales pour lui dans les dix années qui avaient précédé.
- 17 Si cela est vrai, l'entreprise d'Enzensberger dans *Kursbuch* met en évidence le *retard* qui correspond à toute formation : une formation prépare tout à la fois à affronter ce qui va arriver (d'imprévu) et, en même temps, toute formation « prépare » toujours celui qui y a été exposé à être en retard à l'égard de ce qui advient, à réagir face à la nouveauté comme s'il s'agissait d'une chose passée (déjà connue). On peut faire l'hypothèse que la création de la revue a (aussi) pour objectif de mettre en évidence le retard qui affecte les moyens intellectuels qui sont à disposition pour penser le présent *et l'avenir*. Il s'agit de dénoncer

(pour l'accentuer peut-être plus que pour chercher à la réduire) l'*hystérésis* d'un système d'habitudes, d'un *ethos* intellectuel qui prépare toujours à faire face à la situation passée, fût-ce à ce qui, dans ce passé, relève de l'inimaginable (mais, à présent, devenu unimaginable *passé*). Avec le « catalogue » de *Kursbuch*, Enzensberger fait (faire) l'expérience de ce retard *selon la durée* d'une programmation éditoriale qui distille, sur deux ans, les différentes références de sa formation intellectuelle française. Par conséquent, on peut y voir, pour Enzensberger, une entreprise de *décomposition* de ce qui constituait les présupposés fondamentaux de sa pensée¹⁸.

18 Cette entreprise de décomposition vaut d'abord du point de vue des engagements collectifs de l'écrivain et qualifie de façon fondamentale le projet intellectuel auquel correspond la création de la revue *Kursbuch*. Aux environs de 1960, Enzensberger avait cherché, avec d'autres écrivains, notamment français et italiens, à créer une revue intellectuelle européenne. Ce projet d'une revue internationale, et qui n'a jamais vu le jour (une sorte de numéro a paru en Italie sous le titre *Gulliver*), a été un échec. Ce projet a occupé Enzensberger dans les années qui précèdent directement le lancement de la revue *Kursbuch*, de 1960 à 1964. On pourrait dire que les deux projets doivent être présentés au revers l'un de l'autre. Avec ses nombreux collaborateurs prestigieux, dont Grass, Walser, Barthes, Blanchot ou Calvino, la revue *Internationale* se donnait pour objectif de synchroniser les espaces intellectuels français, allemand et italien¹⁹. Il se serait agi, en somme, de refaire à l'échelle de l'Europe occidentale, dans une seule revue, ce qui s'était passé en France à la Libération, avec la création d'une série de grandes revues intellectuelles « littéraires ». À rebours, *Kursbuch* assume la désynchronisation de ces espaces intellectuels (ce qui n'empêche pas de jouer dans l'espace ouvert par les décalages qui existent entre ces espaces)²⁰. S'il faut penser ou écrire quelque chose qui touche à ce qui a lieu, alors il n'est possible de le faire que dans l'écart entre la France et l'Allemagne, entre la pensée française et la pensée allemande, dont l'Italie présente par excellence une rencontre précaire (ce qui exige pour le coup de tenir sa pensée *dans cet écart*). Au fond, plutôt que de considérer le rassemblement ou la réunion de travaux contemporains issus d'aires linguistiques et culturelles différentes comme une fin en soi (illusoire²¹), plutôt que de prétendre dire (et traduire) l'actualité de la recherche ou de la création contemporaine entre espaces nationaux (par exemple, pour la France, les *Mythologies* de Barthes, *Anthropologie structurale* de Lévi-Strauss ou encore *Les damnés de la terre* de Fanon), il convient de jouer avec cette actualité éditoriale pour rejouer, dans un retard assumé, un moment intellectuel révolu, marqué par la philosophie et par la littérature française²², afin de pouvoir liquider l'époque dont ce moment intellectuel témoigne. Nous verrons toutefois, plus loin, que le projet de la revue *Kursbuch* conservera l'ambition formelle de la Revue Internationale, une certaine forme d'écriture qui s'attache à la forme de la revue elle-même.

19 Avant d'y venir, il nous faut cependant nous attarder quelque peu sur l'entreprise de décomposition que représente certainement aussi *Kursbuch* pour Enzensberger lui-même. Enzensberger semble se détacher à cette occasion de ce qui pourrait apparaître encore chez lui comme relevant d'une pensée théorique, serait-elle profondément marquée par l'obligation d'assumer son être situé et son exposition à l'histoire (*existentialisme*) et par l'obligation concomitante de regarder sa propre société avec un regard étranger, *comme un ethnographe regarde une autre société* (regard anthropologique retourné sur soi par Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*, mais assumé aussi bien par Sartre et par Fanon). Au fond,

semble estimer Enzensberger au milieu des années 1960, le regard anthropologique peut aisément constituer une fuite en avant devant les exigences du présent.

IV. Anachronisme d'Arendt (Enzensberger et Arendt, 1964)

- 20 Il faut accepter d'être pris dans une situation. Cette exigence que pose Enzensberger permet, à notre sens, de comprendre la polémique qui l'a opposé à Hannah Arendt quelques mois avant le lancement de *Kursbuch*²³. Invitée à rendre compte de *Politique et crime*, Arendt a repoussé la sollicitation. Elle ne peut pas accepter ce qui lui apparaît comme la relativisation d'Auschwitz dans le texte d'ouverture du volume, « Réflexions devant une vitrine »²⁴, qu'à son habitude Enzensberger a rédigé spécialement pour la publication du recueil.
- 21 S'emparant d'*Eichmann à Jérusalem*, il soutient qu'Auschwitz ne peut pas être considéré comme appartenant au passé de l'Allemagne. Selon lui, la ritualisation d'une culpabilité allemande ne serait qu'une autorisation à conjurer ce qu'Auschwitz a définitivement changé dans notre présent. Il faut donc tenir l'équivalence d'Auschwitz et Hiroshima : la menace atomique est désormais « le présent et l'avenir d'Auschwitz »²⁵. Pour Enzensberger, la bombe atomique libère un inimaginable encore plus inimaginable que le génocide perpétré par les nazis : une destruction qui ne laisserait aucun survivant et qui, y en eût-il, ne pourrait faire l'objet d'aucune imputation de culpabilité. Enzensberger en conclut au retard du procès Eichmann sur le présent. Il le dit d'un mot en conclusion de sa première étude : « La vitrine de Jérusalem est vide »²⁶. Pour le coup, le motif du retard est répété avec insistance dans les « Réflexions devant une vitrine » :
- Donc, la criminalité est demeurée très en retard sur le fascisme. Aujourd'hui où le fascisme lui-même n'est plus de notre temps – l'engin nucléaire laisse dans les limbes jusqu'à la possibilité d'un Eichmann – le groupe des criminels les plus avancés nous fait l'effet d'un souvenir du passé et c'est injustement que des experts de la stratégie de l'atome, des auteurs comme Morgenstern, Brodie, Kahn et leurs homologues soviétiques parlent dans leur petit jeu des planifications d'une « situation entre deux gangsters », alors que leurs calculs débordent de loin le pouvoir d'imagination d'un criminel : en fin de compte, l'ambition de deux gangsters rivaux se borne à se détruire l'un l'autre, alors que les savants en question ont avant tout en vue les milliards qui restent exclus de leur jeu des plans²⁷
- 22 Il est probable que ce qui a paru intolérable à Arendt est d'avoir été enrôlée par Enzensberger. À l'évidence, la fin de non-recevoir d'Arendt, son opposition intransigeante à *Politique et crime*, vient du fait que ce à quoi elle résiste dans la proposition critique d'Enzensberger a été élaboré à partir de son propre travail. Pour l'étudiant de philosophie, la publication des *Origines du totalitarisme* en 1951 avait en effet constitué un événement déterminant. Enzensberger évoque le livre d'Arendt à plusieurs reprises dans « Réflexions devant une vitrine », comme il continuera à le faire pendant toute son œuvre, notamment dans *Vues sur la guerre civile* en 1993 et dans *Le perdant radical* en 2006²⁸. S'agissant d'Enzensberger, c'est l'expérience du retard qui est déterminante : la référence à Morgenstern permet une identification précise de ce qui lui apparaît désormais comme un attardement intellectuel : la théorie des jeux permet certes d'appréhender l'infiniment petit, comme elle le fait pour l'infiniment grand. Mais il ne s'agit plus de croire dans les développements à venir d'une mathématisation intégrale de

l'homme. La théorie des jeux prétend à présent pouvoir planifier et contrôler les usages de la bombe atomique. L'optimisme lévi-straussien n'est donc plus de mise. Dans le même temps, cette prétention à élaborer rationnellement une politique internationale menée à coup de bombes atomiques exige aussi d'Enzensberger de faire porter sa critique contre le diagnostic politico-moral qu'Arendt avait tiré, à l'occasion du procès Eichmann. Pour Enzensberger, la conséquence n'est pas bonne des *Origines du totalitarisme* à l'affirmation d'une exceptionnalité de la Shoah. À l'inverse, l'extraordinaire puissance de destruction que le nazisme a mis en œuvre exige qu'on interroge toujours à nouveau la société moderne démocratique dans sa capacité à organiser les conditions de telles destructions.

- 23 Il est maintenant temps d'en venir à l'analyse du sommaire du premier numéro de *Kursbuch*, dont le dossier final porte, de façon significative, sur le second procès d'Auschwitz.

V. Le premier numéro de *Kursbuch* : premières observations

Kursbuch	
Herausgegeben von Hans Magnus Enzensberger	
Kursbuch 1 Juni 1965	
<i>Samuel Beckett</i> , Faux Départs – Falsch anfangen	1
<i>Jürgen Becker</i> , Glücksreihen	6
<i>Pentti Saarikoski</i> , Was geschieht in Wirklichkeit?	11
<i>Tadeusz Różewicz</i> , Non Stop Shows	19
<i>Martina Werner</i> , Monogramme	29
<i>Peter O. Chotjewitz</i> , Hommage à Frantek	40
<i>Uwe Johnson</i> , Eine Kneipe geht verloren	47
<i>Karl Markus Michel</i> , Die sprachlose Intelligenz I	73
Dossier 1: Ein Streit um Worte	
Interview mit Jean-Paul Sartre, <i>Le Monde</i> , 18. 4. 1964	120
<i>Claude Simon</i> , Für wen schreibt denn Sartre?	126
Interview mit Jean-Paul Sartre, <i>Clarté</i> , März-April 1964	134
Dossier 2: Aufzeichnungen von einem Prozeß	
<i>Peter Weiss</i> , Frankfurter Auszüge	152
<i>Martin Walser</i> , Unser Auschwitz	189

- 24 À la première inspection du sommaire de son premier numéro, *Kursbuch* apparaît comme une revue allemande (le cœur du numéro étant constitué de cinq contributions d'auteurs allemands). Mais il est remarquable, d'une part, que le numéro commence (presque) et se termine (presque) par des textes d'auteurs français (ou assimilés) – Beckett et Sartre – et, d'autre part, que deux dossiers, l'un français, l'autre allemand, soient positionnés à la fin du volume. Si on affine un peu ces observations, on note que le texte de Beckett est présenté en version bilingue (en réalité, trilingue ou « bilingue asymétrique », puisqu'une partie du poème dans sa version originale française est écrite en anglais). Dans le même esprit, le texte de Karl Markus Michel, très long, apparaît également bilingue tant il mobilise des références philosophiques françaises, contemporaines (un des deux exergues

est tiré des *Mots* de Sartre²⁹) ou classiques (Rousseau, Condorcet, Montesquieu). On remarque aussi que les deux dossiers donnent la parole à chaque fois à deux personnes de même langue et culture d'origine, mais qui apparaissent opposées ou, à tout le moins, décalées l'une par rapport à l'autre. De cette façon, la structure du numéro apparaît de façon plus précise. Ou, plutôt, il est possible d'en avoir une *double perception*.

- 25 On a d'abord l'impression qu'on a affaire à une structure d'inclusion, où les références francophones encadrent les textes allemands. Cette impression est tout sauf illusoire, même s'il faudra rapidement la compliquer. Il semble qu'elle corresponde à la dette qu'Enzensberger a contractée à l'égard du projet de la Revue Internationale. Maurice Blanchot, son maître d'œuvre principal, avait déterminé une forme particulière pour la revue. Il se serait agi d'organiser la revue autour d'une rubrique centrale, intitulée *Le cours des choses*. Afin de correspondre à la division du monde et de laisser la place à la réflexion du lecteur-monteur, cette rubrique aurait été composée de textes courts et inachevés, fragmentaires, anonymes pour certains³⁰. Roman Schmidt rappelle en outre que cette « chaîne de fragments » aurait été interrompue par des textes plus longs et achevés.

La « chaîne » de la Revue Internationale aurait été interrompue par des textes dits anthologiques, achevés, ainsi que par des citations, des « brèves » et des aphorismes. On pourrait peut-être penser à un fleuve ou un flux de pensées, discontinu et pourtant articulé, mais un flux qui se heurte à des rochers, aux textes monolithes, clos donc, qui causent des tourbillons et des rapides dans le cours des choses³¹.

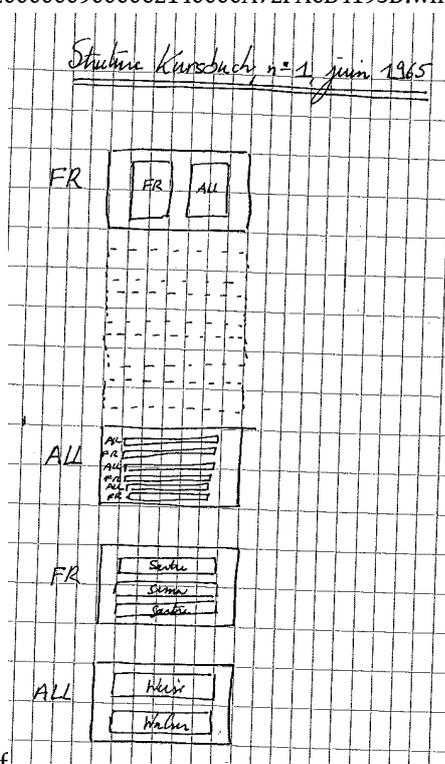
- 26 Le premier numéro de la revue *Kursbuch* semble répondre à l'exigence formelle formulée par Blanchot et largement diffusée vers ses correspondants internationaux. Le sommaire de la revue est conçu autour d'une série de formes poétiques courtes qui constituent le cœur de la revue. La plupart des textes, y compris le texte de Michel, ainsi que les contributions de Walser et de Weiss, sont présentés comme des extraits de textes en cours de rédaction, parfois même comme la première création digne de ce nom de plusieurs auteurs invités à participer à ce numéro à côté d'écrivains majeurs de la scène littéraire allemande. À côté de ces fragments, le texte de Michel apparaît néanmoins comme un de ces textes monolithes ou anthologiques dont Blanchot réclamait qu'ils viennent au fond « polariser » ou « mettre en tension » le cours des choses. Deux indices supplémentaires concourent à prendre au sérieux cette continuité formelle d'un projet de revue à l'autre. Premièrement, il n'est pas jusqu'au choix du nom de la revue qui ne semble prendre acte de cette étonnante fidélité : *Kursbuch* désigne couramment un indicateur de chemin de fer ; mais on y verrait facilement la traduction allemande du « cours des choses » blanchotien. *Kursbuch*, c'est ce qui, au plus près de l'existence quotidienne, dans sa cohésion fragmentée, incite à suivre les indications, peut-être pas si locales que cela, qui nous sont données sur le monde dans lequel on vit. Deuxièmement, l'attention accordée à l'écriture fragmentaire permet de préciser encore un peu plus l'usage des (grands) auteurs français dans les premiers numéros de la revue.
- 27 Nous avons beaucoup insisté jusqu'ici sur l'entreprise de liquidation à quoi correspond paradoxalement la mise à disposition des auteurs français pour le public allemand. On peut toutefois, sans contradiction, donner maintenant une version plus positive du travail de décomposition qui est fait par Enzensberger dans *Kursbuch*. Tout se passe en effet comme si Enzensberger se donnait pour but de transformer en fragments (de monde) les grands ouvrages français des années 1950 et 1960. Il ne s'agit, comme à l'habitude, de donner un amuse-bouche de la grande œuvre à venir (ou à lire au complet en volume),

mais au contraire de restituer à leurs virtualités fragmentaires des œuvres d'autant plus massives qu'elles s'éloignent peut-être de leur prise sur l'époque.

- 28 À y regarder de plus près, une autre modalité de structuration du premier numéro de *Kursbuch* se fait jour. Il apparaît que, au-delà de la structure d'inclusion que nous venons de décrire, cette construction franco-allemande repose :
1. sur un principe de *bilinguisme* (de répétition, d'échos, de traduction simultanée, voire de diglossie)
- 29 qui semble produire des relations de deux types entre les différentes parties du volume :
2. des relations d'*opposition interne* au sein des sous-espaces allemand et français ;
 3. des relations d'hétérogénéité ou de *pluralisation*, grâce à des montages franco-allemands et à la production de sous-structures à géométrie variable.
- 30 Le schéma suivant permet de visualiser de façon simple l'interaction des deux logiques de composition que nous venons d'identifier (la seconde étant l'objet d'étude de la deuxième partie de cet article).

Image

20000009000062140000A72FA6B4193D.wmfImage



20000009000062140000A72FA6B4193D.wmf

VI. Le « bilinguisme » de *Kursbuch* : des caricatures qui rapprochent (Sartre et Adorno)

- 31 Le bilinguisme que j'identifie dans la construction de *Kursbuch 1* suppose le rapprochement de philosophes ou d'écrivains français et allemands, mais aussi de débats qui ont lieu dans les deux espaces nationaux. En octobre 1964, Sartre a reçu – et refusé – le Prix Nobel de littérature. La publication, l'année précédente, a fait pencher la balance du Comité Nobel vers Sartre régulièrement négligé dans les années antérieures (le Comité attendant un retour qui ne vint pas de Malraux à la littérature). Mais, au fond, Sartre est

au-devant de la scène intellectuelle et médiatique depuis quelques mois. Depuis une interview dans *Le Monde*, à propos des *Mots*, le 18 avril 1964, dont on relève immédiatement une formule : « En face d'un enfant qui meurt, *La Nausée* ne fait pas le poids »³², Sartre y pousse à ses dernières conséquences le travail de démythification qu'il a accompli dans son autobiographie. *Les Mots* est le récit d'une double rupture qui remonte à 1939, d'une part, à l'égard de la croyance dans le progrès de l'histoire dont les avant-gardes culturelles des années 1920-1930 semblaient encore témoigner et, d'autre part, à l'égard de la croyance dans la possibilité d'un salut individuel par la littérature. Ce n'est qu'après le dégrèvement de l'année 1939 que la littérature devint pour Sartre une question. Claude Simon, notamment, réagit à la déclaration de Sartre le mois suivant, dans *L'Express*. Le débat entre l'existentialisme et le Nouveau Roman connaît alors un nouvel épisode qui, à l'invitation de Clarté, l'organe de l'Union des Étudiants communistes, trouve, le 9 décembre 1964, un terrain d'expression médiatique impressionnant. 6000 personnes sont réunies à Paris, dans la salle de la Mutualité, pour voir Sartre discuter (et ruser) avec Beauvoir et Semprun, mais aussi avec Ricardou et Faye à propos de ce « Que peut la littérature ? »³³.

- 32 Le premier numéro de *Kursbuch* se fait l'écho de la polémique française en reprenant l'interview initiale de Sartre avec Jacqueline Piatier, l'article de Claude Simon et des extraits de la discussion à la Mutualité qui avaient paru dans la revue *Clarté* dès le mois de janvier 1965. On pourrait se contenter de remarquer une nouvelle fois à cette occasion le goût allemand pour les controverses parisiennes, dont la *Frankfurter Rundschau* avait exemplairement rendu compte dès la sortie de l'entretien du *Monde*³⁴. Toutefois, la référence à Auschwitz dans le titre du second dossier de *Kursbuch* suggère spontanément un rapprochement entre la phrase de Sartre et une autre formulation célèbre, d'Adorno celle-là, sur l'impossibilité de la poésie après Auschwitz : « nach Auschwitz ein Gedicht zu schreiben, ist barbarisch »³⁵. Il y a bien sûr d'énormes différences entre les deux propositions ; mais elles témoignent d'une même « inquiétude historique ». Pour Enzensberger, peut-être bien que la réunion de ces deux formules vient témoigner d'une inquiétude à l'égard de ce qu'est l'histoire, pas seulement au passé, mais aussi au futur, dont témoigne aussi le débat, déjà évoqué, avec Arendt. Les deux formules ont une puissance paradoxale qui les rapproche. On ne peut y croire, et d'ailleurs elles sont formulées à l'impossible, comme le notent aussi bien Adorno que Sartre. Et pourtant, on ne peut s'en défaire, elles profèrent une exigence inconditionnelle. Les deux formules ont aussi une puissance de caricature (dans le cas de Sartre, on retient volontiers la formulation suivante : « *La Nausée* ne vaut rien face à un enfant qui meurt de faim »).
- 33 Trente ans plus tard, en 1994, dans un entretien pour le *Magazine littéraire*, Enzensberger revient sur la phrase de Sartre et sur la méfiance des années 1960-1970 pour la littérature : « On se rappelle la fameuse phrase attribuée à Sartre, qui dans une polémique avec Claude Simon, aurait dit à peu près : "Comment faire encore de la littérature quand des enfants meurent de faim en Afrique ?" »³⁶ Il avoue qu'il a été lui-même « victime » de la caricature. Essayant de répondre à Sartre de façon nuancée, Enzensberger avait bien dû constater que le public avait retenu que « la littérature était morte », à rebours de la confiance qu'il continuait d'accorder à l'expérience de la littérature : « quand on s'exprime de façon un peu complexe, on est toujours réduit à une seule phrase et, en Allemagne du moins, la phrase qui est finalement arrivée au grand public était : "Il ne faut plus faire de littérature, la littérature est morte". Ce n'était pas du tout ce que je

voulais dire »³⁷. Confronté avec ce genre de raccourci idéologique, on ne peut prétendre y échapper qu'à la condition d'accepter de s'y frotter et d'en jouer.

- 34 Si on fait ce pas de côté, au-delà des déclarations expresses d'Enzensberger, on se rend compte que la fin de *Kursbuch 1*, et l'association qui y est suggérée de Sartre et d'Adorno, rejoue le nœud problématique de l'article d'Adorno, « Engagement et autonomie artistique », qui date de 1962 mais qui venait d'être repris, en cette année 1965, dans le troisième tome des *Notes sur la littérature*. Si on se rapporte à ce texte, on constate en effet que le rapprochement franco-allemand qui est placé en point d'orgue de la revue d'Enzensberger « vient d'Adorno ». La même page des *Notes sur la littérature* associe les deux affirmations : celle de Sartre et celle d'Adorno lui-même que celui-ci évoque dans son texte à travers la « réponse » qu'Enzensberger lui avait adressée en 1959 dans un texte consacré à Nelly Sachs.

Je n'ai pas l'intention de minimiser la phrase selon laquelle il serait barbare de vouloir encore écrire de la poésie après Auschwitz ; elle exprime en négatif l'impulsion qui anime la littérature engagée. La question que pose un personnage de *Mort sans sépulture* (« Est-ce que ça garde un sens de vivre quand il y a des hommes qui vous tapent dessus jusqu'à vous casser les os ? ») est aussi de savoir si l'art en général est encore possible ; ou si la régression de la société n'entraîne pas obligatoirement une régression intellectuelle dans la littérature engagée. La réponse d'Enzensberger n'en reste pas moins vraie : il faut en effet que la littérature puisse affronter ce verdict, et donc faire comme si le simple fait de venir après Auschwitz ne la condamnait pas au cynisme. C'est sa propre situation qui est paradoxale, et non l'attitude qu'on a envers elle. L'excès de souffrance réelle ne supporte pas l'oubli ; il faut transposer dans le domaine profane la parole théologique de Pascal : « *On ne doit plus dormir.* »³⁸

- 35 C'est Adorno qui assume la proximité de sa réflexion avec celle de Sartre. Au début des années 1960, l'existentialisme est certes moins triomphant. Adorno peut y déceler une dimension plus tragique. On ne pourra manquer de noter avec curiosité que, dans l'hommage qu'il rend à l'écrivain turc Nazim Hikmet, Sartre prend aussi à son compte, le même mois de décembre 1964, l'injonction de Pascal citée par Adorno :

l'exemple de ce que doit être un homme : ami fidèle, militant courageux, ennemi sans faiblesse des ennemis de l'homme, il ne voulait pourtant s'aveugler sur rien, servir partout à la fois ; il savait que l'homme est à faire, que nulle part il n'est fait et qu'il fallait, en même temps et sans cesse, agir sur soi, tout en combattant l'adversaire. Bref qu'il fallait, comme le dit Pascal du chrétien, comme on peut le dire aujourd'hui du militant et, en cette occasion, de l'intellectuel militant, « ne jamais dormir ». Il n'a jamais dormi ; l'admirable c'est que la mort ait été son premier et son dernier sommeil. Mais les œuvres d'un homme qui a veillé sans défaillance prennent la relève et veillent pour vous après lui³⁹.

- 36 Peut-être Adorno se montre-t-il aussi plus conciliant parce que les années au tournant des années 1950 et 1960 sont celles où sa présence en France est la plus marquée, avec des invitations en Sorbonne et au Collège de France, la traduction de plusieurs de ses textes en français et son amitié avec Beckett, sur laquelle nous nous arrêterons dans un instant.
- 37 C'est Adorno encore qui fait place à la contestation d'Enzensberger. Celui-ci n'a dès lors pas pu passer à côté de cette page à la fois très belle et très forte des *Notes sur la littérature*. Faut-il pour autant considérer qu'Enzensberger a cru Adorno ? Il faut répondre : non. L'objectif d'Enzensberger n'est pas de trouver une voie de réconciliation avec Adorno ; elle n'est pas davantage de se concilier avec lui-même⁴⁰. Les rapprochements qu'il trouve chez Adorno et qu'il orchestre dans *Kursbuch*, Enzensberger cherche à les mettre en tension afin de se démarquer de son passé et de pouvoir se projeter vers autre chose. Pour

se convaincre de l'écart qu'Enzensberger préserve à l'égard d'Adorno, l'usage qu'il fait de Beckett peut être éclairant. D'autant plus, encore une fois, que l'association de Beckett et de Sartre dans *Kursbuch 1* est également redevable à un passage de l'article d'Adorno sur l'engagement qui finit par donner l'avantage à Beckett.

Personne n'a mieux que Sartre le rapport entre l'autonomie de l'œuvre et un vouloir qui n'est pas injecté dans l'œuvre, mais qui est sa propre attitude envers le réel. « L'œuvre d'art, écrit-il, n'a pas de fin, nous en sommes d'accord avec Kant. Mais c'est qu'elle est une fin. La formule kantienne ne rend pas compte de l'appel qui résonne au fond de chaque tableau, de chaque statue, de chaque livre ». Il faudrait seulement ajouter que cet appel n'a pas un rapport uniforme avec l'engagement thématique de la littérature. [...] *L'ecce homo* de Beckett, c'est ce que les hommes sont devenus. Ils nous regardent sans mot dire, à travers ses phrases, de leurs yeux secs à force d'avoir pleuré. [...] [L]a prose de Kafka, les pièces de Beckett ou *L'Innommable*, ce roman véritablement extraordinaire, produisent un effet à côté duquel les œuvres officiellement engagées ont l'air de jeux d'enfants ; ils font naître l'angoisse dont l'existentialisme ne fait que parler⁴¹.

VII. Commencer par Beckett (l'opposition interne d'Enzensberger à Adorno)

- 38 En 1961, le deuxième tome des *Notes sur la littérature* se concluait par un texte d'Adorno à propos de Beckett, « Pour comprendre *Fin de partie* »⁴². Trois ans plus tard, *Kursbuch* s'ouvre par un texte de Beckett intitulé « Faux départs ». Cet étrange « relais » entre Adorno et Enzensberger invite de nouveau à proposer un travail comparatif. Comme on le sait, Beckett est l'écrivain qui est sauvé par Adorno du verdict qu'il a prononcé à l'endroit de la littérature. Les deux hommes se sont rencontrés à la fin des années 1950. Ils ont ensuite entretenu une grande amitié, faite de rencontres à Paris et d'une correspondance régulière, qui a duré jusqu'à la mort d'Adorno en 1969⁴³. Pour Adorno, Beckett est le nom du surgissement complètement inattendu, en 1952, d'une œuvre qui est à la mesure de l'époque. Sans avoir jamais nommé Auschwitz, Beckett « écrit dans les cendres d'Auschwitz »⁴⁴. Son œuvre est une destruction-sursomption du Moi. Elle instaure un rapport d'*autoperception*, d'inévitable confrontation à soi qui est en même temps participation à la souffrance du monde : « il montre que, dans la plus extrême réduction à l'ego, cet ego est encore un morceau de monde »⁴⁵. Adorno décèle dans cette critique radicale du Moi la dimension fondamentalement *morale* de l'écriture de Beckett.

Si l'on me demandait de dire très simplement où je vois un élément moral – si je peux m'exprimer ainsi – chez Beckett, je dirais qu'il réside dans le fait que, malgré cette forme d'écriture limitée au champ de l'expérience subjective et malgré l'extrême réduction qu'il opère, on ne trouve pas chez lui la moindre trace d'opiniâtreté. [...] Le fait que ce moi ne s'accroche pas à ce qu'il trouve en lui, cela me semble, dans un monde complètement dominé par une raison orientée vers l'autoconservation, le défi le plus décisif qu'on peut lancer à la subjectivité⁴⁶.

- 39 Avec Enzensberger, en revanche, Beckett n'apparaît pas comme une figure crépusculaire. Il inaugure, dans *Kursbuch*, une entreprise collective. Plutôt qu'un simple renversement d'Adorno, cette présence liminaire de Beckett dans *Kursbuch* correspond à un double mouvement d'opposition et de pluralisation de l'œuvre d'Adorno. Contre Sartre, contre ce qui lui apparaît comme une impatience de Sartre⁴⁷, Enzensberger choisit, sans frustration, la patience de la littérature. De ce fait, il n'hésite pas à contester les doutes qu'Adorno a formulés à l'égard de la littérature après Auschwitz. L'œuvre de Beckett ne peut pas faire

exception ; elle doit composer avec son temps et avec les fragments de pensée qu'une revue peut mettre en commun. Mais, en même temps, cette patience est la patience que le dernier Adorno appliquait à la question de l'utilité (ou de l'*efficacité politique*) de sa propre pensée⁴⁸.

Conclusion : pluraliser l'histoire allemande (*Kursbuch* et le second Procès d'Auschwitz)

40 Au terme du parcours que nous venons de faire, il convient de conclure en nous intéressant au dossier final de *Kursbuch 1*. Ce dossier permet de boucler la boucle du détour français de Hans Magnus Enzensberger. Il représente au fond la réponse « allemande » d'Enzensberger aux deux ouvrages majeurs qui ont marqué sa prime éducation allemande : les *Origines du totalitarisme*, d'Arendt, et *Prismes*, d'Adorno. Considéré à partir des débuts de la revue *Kursbuch* et de sa singulière diglossie franco-allemande, l'intérêt fondamental qu'Enzensberger a accordé aux productions théoriques et aux créations littéraires françaises de la première moitié des années 1950 a répondu à la nécessité pour lui de faire un pas de côté à l'égard de la vision du monde (et de la société allemande) produite par ces grands représentants de la génération de l'exil. Enzensberger a de suite senti le besoin de poser un autre regard sur cette situation et la nécessité de pouvoir la dire. Le second Procès d'Auschwitz, qui s'est tenu à Francfort entre 1963 et 1965, donne l'occasion à Enzensberger de tirer les conséquences personnelles et collectives de ce double engagement.

41 Le dossier « Aufzeichnungen von einem Prozeß », on l'a vu, est composé des deux contributions de Peter Weiss et Martin Walser. Les deux écrivains ont assisté régulièrement au procès. Lorsqu'il est accusé d'antisémitisme trente ans plus tard, Walser ne manquera pas de rappeler l'extrême attention qu'il porta alors à ce procès : « J'ai le droit de détourner le regard. C'est un droit de l'homme élémentaire. M'accuser de vouloir tirer un trait final, c'est vraiment ne pas connaître mon travail ! Le thème du passé allemand habite tout ce que j'ai écrit depuis les années 1960. Combien d'autres écrivains que moi ont assisté au procès d'Auschwitz ? Ce dont nous discutons aujourd'hui, j'en avais déjà fait en 1964 le thème de ma pièce *Le Cygne noir* »⁴⁹. *Kursbuch* accueille, dans une perspective qui lui correspond parfaitement, des extraits des textes en cours de rédaction que les deux écrivains allemands ont souhaité tirer de cette expérience. « Frankfurter Auszüge » et « Unser Auschwitz » participent ainsi de l'extrême créativité formelle qui a répondu, à sa mesure, à l'indifférence politique et citoyenne que le procès a suscité dans la population allemande. À cette froideur généralisée, Adorno a donné une explication magistrale dans « Éduquer après Auschwitz »⁵⁰, tandis qu'Arendt déclinait à l'occasion la thèse d'*Eichmann à Jérusalem*⁵¹. Face à cette froideur, Jean Améry, déporté à Auschwitz en 1943, décide de lever le silence⁵². Pour la génération qui suit, le procès est une incitation, non seulement à dénoncer une société indifférente à l'égard d'Auschwitz, mais aussi à inventer des formes nouvelles de création et d'enquête. À l'issue du procès, Alexander Kluge réalise le premier long-métrage du Nouveau Cinéma Allemand, *Abschied von gestern* (*Anita G.*), où apparaît de biais Fritz Bauer, le procureur du procès de Francfort⁵³. Peter Weiss invente à cette occasion ce qu'il appelle le théâtre documentaire. Les « Frankfurter Auszüge » qui paraissent dans *Kursbuch 1* en constituent la première tentative. Ils sont rapidement suivis par la publication, toujours en 1965, de *L'instruction*, qui est traduite en français au Seuil dès l'année suivante⁵⁴. À côté de ces tentatives individuelles, *Kursbuch*

apparaît comme une manière de créer une nouvelle forme *collective* d'écriture. La revue d'Enzensberger contribue ainsi à cerner les contours d'une étude qui reste à mener sur les moyens et sur les enjeux d'un moment de l'histoire intellectuelle allemande (1965-1967) caractérisé par le souci d'expérimenter, par une écriture du fragment et du montage, une pluralisation « littéraire » d'Adorno (et d'Arendt).

NOTES

1. H.M. Enzensberger, « Vivre hors d'Allemagne m'a évité la haine de soi », in *Télérama*, 17 juillet 2010.
2. La table des matières des dix premières années de la revue peut être consultée à l'adresse suivante : <http://enzensberger.germlit.rwth-aachen.de/kursbuch.html>.
3. Les polémiques qui ont vu Martin Walser être accusé d'antisémitisme, alors qu'il se revendique de la gauche, ont connu deux épisodes majeurs, le premier en 1998, à l'occasion de son discours de réception du Prix de la Paix des Libraires allemands, où il dénonçait l'instrumentalisation (et l'usure) d'Auschwitz ; la seconde, en 2002, lors de la sortie de *Mort d'un critique*, où il s'en prenait au critique littéraire réputé Marcel Reich-Ranicki, rescapé du ghetto de Varsovie. Sur les échos médiatiques francophones de ces deux polémiques, voir, pour l'épisode de 1998, L. Delattre, « L'Allemagne décomplexée face au passé », in *Le Monde*, 9 novembre 1998 ; L. Millot, « L'affirmation de l'écrivain Martin Walser fait scandale outre-Rhin. Le passé nazi, du déjà trop vu en Allemagne ? », in *Libération*, 15 décembre 1998, accompagné d'un entretien avec l'écrivain, « "Un pays tel un condamné en sursis". Pour Martin Walser, l'Allemagne ploie sous un éternel soupçon », ainsi que le dossier du *Courrier International*, n° 424, 17 décembre 1998. Pour 2002 : L. Millot, « L'écrivain Martin Walser accusé d'antisémitisme », in *Libération*, 31 mai 2002 ; M. Linden, « Controverse autour d'un roman », in *La Libre Belgique*, 27 juin 2002.
4. Voir, pour une première approche de ces questions de traduction, l'article de Claire Allignol, « Presse et traduction. L'exemple du traitement du discours de Martin Walser dans la presse française », sur *ILCEA* [En ligne], n° 3, 2002, <http://journals.openedition.org/ilcea/823>.
5. M. Walser, « Les Français, le peuple d'Europe le plus difficile à gouverner », sur *Lemonde.fr*, 19 avril 2017.
6. N. Weill, « Peter Weiss dresse un autel à l'antifascisme », in *Le Monde*, 29 juin 2017 ; M. Lindon, « Peter Weiss résiste et saigne. Le roman des vaincus », in *Libération*, 30 juin 2017.
7. À la fin des années 1940, encore étudiant, Martin Walser commence à travailler comme reporter à la *Süddeutscher Rundfunk* (SDR), comme le fera Enzensberger quelques années plus tard. Il y écrit des pièces radiophoniques. Il passe ensuite à la littérature puis, dans les années 1960, au théâtre. Du point de vue idéologique et politique, Walser est dans son adolescence enrôlé comme auxiliaire de l'armée allemande. Il est inscrit au parti nazi, probablement à son insu, en avril 1944 et est soldat dans la Wehrmacht jusqu'à la fin de la guerre. Deux ans plus jeune que Walser, Enzensberger est lui aussi incorporé à la fin de la guerre, mais il s'enfuit après seulement quelques semaines. Quant à ce qui rapproche Enzensberger de Peter Weiss, c'est certainement la nécessité qu'il a ressentie de s'éloigner de l'Allemagne. Comme Weiss, forcé à l'exil pendant le nazisme (il a découvert tardivement sa judéité, longtemps déniée par son père), cette nécessité de quitter l'Allemagne conduira aussi Enzensberger en Suède. Comme celle de Walser (et celle d'Enzensberger), l'œuvre de Weiss ne se résume pas à la littérature : il commence avant-guerre

par la peinture, puis se frotte au cinéma expérimental dans les années 1950, avant de se tourner vers la littérature (d'abord en suédois) et le théâtre auquel il donne, au milieu des années 1960, une vocation documentaire (*Die Ermittlung*, 1965). *L'Esthétique de la résistance* est écrite – et publiée en 3 volumes – dans les années 1970. Elle vient également d'être rééditée en allemand, chez Suhrkamp, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Weiss.

8. S. Kister, « Hans Magnus Enzensberger in Marbach. Der Mann mit dem besonderen Gesicht », in *Stuttgarter Zeitung*, 26 juin 2015, accessible en ligne.

9. Voir H.M. Enzensberger, « Les rêveurs de l'absolu », in *Politique et crime* (1964), Paris, Gallimard, p. 236-300. Camus est cité p. 285. Dans la bibliographie attachée à ce chapitre, Enzensberger cite *Les Justes* de Camus, aux côtés des *Origines du totalitarisme* d'Hannah Arendt, comme un des ouvrages qui a mis en évidence le « double jeu » de la police secrète du tsar dans ses rapports avec les groupes terroristes (p. 329).

10. C. Lévi-Strauss, « Les mathématiques de l'homme », in *Bulletin international des sciences sociales* (UNESCO), vol. VI, n° 4, « Les mathématiques et les sciences sociales », 1954, p. 643-653 ; trad. allemande dans *Kursbuch* : C. Lévi-Strauss, « Die Mathematik vom Menschen », in *Kursbuch*, n° 8, 1967, p. 176-188.

11. C. Lefort, « L'échange et la lutte des hommes », in *Les Temps Modernes*, n° 64, 1951, p. 1401-1417. À titre de confirmation, le texte de Lévi-Strauss sera republié, deux ans plus tard, dans la revue *Esprit*, grande rivale des *Temps Modernes*, mais les références bibliographiques pourtant très détaillées, comme à l'habitude, qui sont données dans *Kursbuch*, ne mentionnent que la publication initiale. C'est celle-ci qu'Enzensberger avait en tête au moment de sélectionner le texte de Lévi-Strauss hors des sentiers battus de la traduction allemande d'*Anthropologie structurale*, qui paraît aussi en 1967 chez Suhrkamp.

12. H.M. Enzensberger, « Le façonnement industriel des esprits » (1962), in *Culture ou mise en condition ? [Einzelheiten]*, trad. fr. B. Lortholary, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 13-22.

13. C. Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » (1950), in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 2010, p. XIX-XX : « Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. Tous ces systèmes visent à exprimer certains aspects de la réalité physique et de la réalité sociale, et plus encore, les relations que ces deux types de réalité entretiennent entre eux et que les systèmes symboliques entretiennent les uns avec les autres. Qu'ils n'y puissent jamais parvenir de façon intégralement satisfaisante, et surtout équivalente, résulte d'abord des conditions de fonctionnement propres à chaque système : ils restent toujours incommensurables ; et ensuite, de ce que l'histoire introduit dans ces systèmes des éléments allogènes, détermine des glissements d'une société vers une autre, et des inégalités dans le rythme relatif d'évolution de chaque système particulier. Du fait, donc, qu'une société est toujours donnée dans le temps et dans l'espace, donc sujette à l'incidence d'autres sociétés et d'états antérieurs de son propre développement ; du fait aussi que, même dans une société théorique qu'on aimerait sans aucune relation avec aucune autre, et sans dépendance vis-à-vis de son propre passé, les différents systèmes de symboles dont l'ensemble constitue la culture ou civilisation resteraient irréductibles entre eux (la traduction d'un système dans un autre étant conditionnée par l'introduction de constantes qui sont des valeurs irrationnelles), il résulte qu'aucune société n'est jamais intégralement et complètement symbolique ; ou, plus exactement, qu'elle ne parvient jamais à offrir à tous ses membres, et au même degré, le moyen de s'utiliser pleinement à l'édification d'une structure symbolique qui, pour la pensée normale, n'est réalisable que sur le plan de la vie sociale ».

14. Les études requises restent à faire. À titre d'exception, on relèvera le dossier de la revue *Trivium* « Relire Marcel Mauss » (n° 17, 2014), <http://trivium.revues.org>, avec plusieurs articles qui permettent d'approcher une première fois la réception allemande de Mauss : É. Brian & F. Weber, « La place de Mauss dans l'anthropologie mondiale et dans la mémoire de la sociologie

française » ; S. Moebius & F. Nungesser, « La réception de Mauss en langue allemande » et R. König, « Marcel Mauss (1872-1950) ». Ces articles négligent, cependant, le rôle fondamental qu'a joué Mauss pour les philosophes allemands nés au début du 20^{ème} siècle, notamment pour les universitaires juifs exilés dans les années 1930, comme Adorno, Benjamin ou Elias, qui ont été accueillis à Paris par les élèves de Durkheim. Par la suite, l'annexion (et la consécration) de Durkheim par la sociologie américaine a certes compliqué cette relation ; on connaît les critiques qu'Adorno a adressées à Durkheim et à Mauss dans les années 1950 et 1960. Mais ces complications d'héritage n'invalident aucunement l'intérêt qu'il y aurait à étudier systématiquement les effets d'une rencontre (suivie d'une séparation) qui eut lieu sous contrainte historique. Par contraste, on notera que, parmi les penseurs français de la seconde moitié du 20^{ème} siècle, Bourdieu semble constituer une exception. Plusieurs travaux se sont intéressés à sa réception allemande. Mais cette réception allemande ne commence qu'au début des années 1970 et sort donc du cadre du présent article.

15. Nicole Gabriel, « "Et si un jour dans un rare sursaut printanier le monde..." ». Deuil de la Révolution et désir de révolution dans *Hölderlin* de Peter Weiss (1970 - 1972) », in *Tumultes*, n° 20, 2003/1, p. 143-168.

16. Il est ainsi remarquable que le grand article d'Enzensberger sur la théorie des médias, « *Baukasten zu einer Theorie der Medien* » (*Kursbuch*, n° 20, 1970), ne fasse qu'une mention rapide (et à bien des égards incongrue) à Fanon, pour toute référence à la pensée française contemporaine, et que cet article célèbre n'ait pas à ce jour fait l'objet d'une traduction en français. Nos collègues de l'université de Liège Jeremy Hamers et Céline Letawe ont entrepris ce travail de traduction. Nous reviendrons donc dans un travail ultérieur sur ce qui apparaît, à un regard certainement trop superficiel, comme un rendez-vous manqué entre Enzensberger et la France.

17. Entre 1964 et 1968, Baudrillard traduit 6 œuvres de Peter Weiss, d'abord *Point de fuite*, puis 5 pièces théâtrales, parmi lesquelles *L'instruction* dont nous reparlerons plus loin.

18. Cela n'empêche nullement que, pour les lecteurs et lectrices de la revue, la mise à disposition de ces auteurs français en allemand constitue un moment de formation éventuellement décisif et durable.

19. Voir M. Surya, « Présentation du projet de Revue Internationale », in *Lignes*, n° 11, 1990/3, p. 159-166 : « Si Maurice Blanchot énonce à Sartre (à Sartre, significativement) le principe de nécessaire *nouveauté* du support susceptible d'accueillir une nouvelle "manière d'être ensemble" [...], c'est Dionys Mascolo qui en énoncera l'ambitieux principe d'*internationalité*. Très vite le projet devient d'une revue française et italienne et allemande. » (p. 165)

20. Je remercie François Provenzano de m'avoir incité à déplier ce contraste entre la *Revue Internationale* et *Kursbuch* à l'occasion d'une séance du séminaire interne du projet ARC « Genèse et actualité des humanités critiques. France-Allemagne, 1945-1980 » qui s'est tenue à Liège le 1^{er} décembre 2017. Je remercie aussi Caroline Glorie, Jeremy Hamers et Céline Letawe pour leurs nombreuses suggestions au cours de ce séminaire.

21. En 1963, Enzensberger commente l'échec alors patent de la Revue Internationale en constatant qu'elle n'a pas produit une « congruence » entre les groupes nationaux, « mais une ambiance qui s'apparentait plutôt à la diplomatie culturelle de l'UNESCO. » (R. Schmidt, « "Ce qui ne réussit pas reste nécessaire" : *La Revue Internationale/Gulliver* (1961-1963) », sur *Espace Maurice Blanchot*, [En ligne], Journée d'études Maurice Blanchot, 21 février 2008, www.blanchot.fr.)

22. L'après-guerre est une période de consécration, un peu crépusculaire, pour la littérature française. Le Prix Nobel est successivement attribué à Gide (1947), Mauriac (1952), Camus (1957), Saint-John-Perse (1960) et, finalement, à Sartre (1964) qui clôt pour longtemps la série. Juste après la création de *Kursbuch*, le prix est attribué en 1966 à Nelly Sachs, dont Enzensberger est proche, avant de consacrer l'œuvre de Samuel Beckett. Nous aurons à revenir sur ces deux

écrivain(e)s qui comptent tout particulièrement pour Enzensberger et sont essentiels pour une juste compréhension de ce qui est en jeu dans la revue *Kursbuch*.

23. L'échange de lettres entre Arendt et Enzensberger, initialement publié dans la revue *Merkur* (n° 205, avril 1965), a été reproduit dans J. Schickel (éd.), *Über Hans Magnus Enzensberger*, Francfort, Suhrkamp, 1970, p. 172-180.

24. H.M. Enzensberger, « Réflexions devant une vitrine », in *Politique et crime*, p. 7-34.

25. *Ibid.*, p. 17.

26. *Ibid.*, p. 34.

27. *Ibid.*, p. 29-30. Enzensberger parle aussi de « retard culturel » (p. 25) de notre Code de justice, et de « retard historique » (p. 30) des figures des tyrans politiques modernes, Staline compris.

28. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à G. Cormann et J. Hamers, « Amok : une histoire française. Les perdants radicaux d'Hans Magnus Enzensberger », in *Les Temps Modernes*, n° 695, 2017, p. 60-90.

29. Voir K. M. Michel, « Die sprachlose Intelligenz I », in *Kursbuch*, n° 1, 1965, p. 73 : « Lange hielt ich meine Feder für ein Schwert : jetzt kenne ich unsere Ohnmacht. Trotzdem schreibe ich Bücher... man braucht sie. » Texte français original : « Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée : à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même. » (J.-P. Sartre, *Les Mots* (1964), in *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 138. Comme on sait, on trouve ce passage à la toute fin de l'autobiographie de Sartre. Sartre y reconnaît que la littérature, même débarrassée de ses mystifications, restera son lot.

30. R. Schmidt, « "Ce qui ne réussit pas reste nécessaire" : *La Revue Internationale/Gulliver* (1961-1963) », *loc. cit.* – La revue aurait ainsi privilégié « les proses brèves, les "fragments", les "unités plurielles". » (B. Agnese, « Un seul pays ne suffit pas. La collaboration de Ingeborg Bachmann à deux revues internationales », *Poésie*, n° 130, 2009/4, p. 85-102.) Le propos que nous tenons ici déplace légèrement les hypothèses de ce dernier article. Certes avec prudence, nous soutenons pour notre compte qu'Enzensberger a cherché à réaliser la *Revue Internationale dans un seul pays*. Et, contrairement à ce que Barbara Agnese avance, nous soutenons aussi qu'Enzensberger s'est montré attentif (il l'a reprise à son compte) à l'*écriture par fragments* qui constituait la proposition formelle de Blanchot et du groupe français.

31. R. Schmidt, « "Ce qui ne réussit pas reste nécessaire" : *La Revue Internationale/Gulliver* (1961-1963) », *loc. cit.*

32. « Jean-Paul Sartre s'explique sur *Les Mots* », interview par Jacqueline Piatier, in *Le Monde*, 18 avril 1964.

33. S. de Beauvoir et al., *Que peut la littérature ?*, Paris, U.G.E., 1965. Le dossier a été repris en 2014 par *La Nouvelle Revue Française* à l'occasion des 50 ans du débat. Voir *Que peut (encore) la littérature ?*, *La Nouvelle Revue Française*, n° 609, 2014, 192 p.

34. Voir W. Spiess, « Hunger und Literatur. Sartre gegen Robbe-Grillet/Eine Pariser Kontroverse um das Engagement », in *Frankfurter Rundschau*, 24 avril 1964.

35. T.W. Adorno, « Critique de la culture et société » (1951), in *Prismes*, Paris, Payot, 2010, p. 30 : « écrire un poème après Auschwitz est barbare ».

36. H.M. Enzensberger, « L'expérience de la nouveauté », propos recueillis par Lionel Richard, in *Magazine littéraire*, n° 320, 1994, p. 164. La coïncidence fait que l'interview d'Enzensberger, qui venait de publier *Vues sur la guerre civile*, prend place dans un numéro du *Magazine littéraire* consacré à l'existentialisme, où sont publiées pour la première fois les « Lettres de rupture » entre Sartre et Merleau-Ponty. Il est remarquable que, dans l'entretien, Enzensberger résume le projet de *Kursbuch* comme un « travail nécessaire » contre les anachronismes autoritaires qui continuaient de régir les relations sociales en Allemagne : « Dans la société allemande, on était encore très arriéré. Il y subsistait beaucoup d'éléments des régimes antérieures, pas seulement du régime nazi, mais aussi de l'époque impériale : tous les résidus des attitudes autoritaires, des

relations sociales entre le chef et l'employé, entre les professeurs et les étudiants. Ces relations devaient changer, elles étaient anachroniques. Il n'était pas suffisant de régler ses comptes avec la période nazie. Il fallait aller au-delà, intervenir plus profondément sur les mentalités. » (*Ibid.*, p. 165.)

37. *Ibid.*, p. 165.

38. T.W. Adorno, « Engagement » (1962), in *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 2009, p. 298.

39. J.-P. Sartre, Message de Sartre à la soirée d'hommage à Nazim Hikmet organisée par *Les Lettres françaises* à la salle Pleyel le 6 décembre 1964, *Les Lettres françaises*, 10-16 décembre 1964 ; cité dans M. Contat & M. Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, Paris, Gallimard, 1970, p. 408.

40. Ce faisant, Enzensberger aura probablement retenu la leçon d'Adorno dans les *Notes sur la littérature*, à savoir l'impossibilité de retourner à ce qui pourtant nous a constitué, comme le montrent de façon bouleversante les articles consacrés à Bloch, au surréalisme ou encore à Valéry. J'ai soutenu cette lecture des *Notes sur la littérature* dans G. Cormann & J. Hamers, « Adorno-As-Memory. Inheriting, Resurfacing and Replaying Confidence in Kluge's Late Work », in *Alexander Kluge-Jahrbuch*, n° 2, 2015, p. 161-170.

41. T.W. Adorno, « Engagement », p. 300-301. La citation de Sartre est tirée de *Qu'est-ce que la littérature ?*

42. T.W. Adorno, « Pour comprendre *Fin de partie* » (1961), in *Notes sur la littérature*, p. 201-238.

43. La relation entre Adorno et Beckett est très joliment documentée dans le recueil de *Notes sur Beckett*. T.W. Adorno, *Notes sur Beckett* (1994), Caen, Nous, 2008.

44. Ernst Fischer, approuvé par Adorno, dans « Penser de façon optimiste est criminel. Une discussion télévisée sur Beckett » (1968), in *Notes sur Beckett*, p. 152.

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*, p. 158-159.

47. Voir l'entretien de 1994 dans le *Magazine littéraire*, « L'expérience de la nouveauté », *loc. cit.*

48. T.W. Adorno, « Résignation » (1969), in *Tumultes*, n° 17-18, 2001/2, p. 173-178.

49. M. Walser, « "Un pays tel un condamné en sursis" », entretien avec Lorraine Millot, *loc. cit.* Cf. M. Walser, *Le Cygne noir* (1964), Paris, Gallimard, 1968.

50. T.W. Adorno, « Éduquer après Auschwitz » (1966, 1967), in *Modèles critiques*, Paris, Payot, 2003, p. 235-251.

51. H. Arendt, « Introduction », in B. Naumann, *Auschwitz : A Report on the Proceedings against Robert Karl Ludwig Mulka and Others before the Court at Frankfurt*, Londres, Pall Mall, 1966.

52. J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement* (1966), En Arles, Actes Sud, 1995.

53. A. Kluge, *Abschied von gestern*, 1966, Lion d'argent au Festival de Venise 1966.

54. P. Weiss, *L'instruction* (1965), Paris, Seuil, 1966.

RÉSUMÉS

L'article porte sur le jeu de construction franco-allemande qui anime les débuts de la revue *Kursbuch* (1965-1967) fondée par Hans Magnus Enzensberger. À rebours d'une simple étude de réception de la pensée française en Allemagne au milieu des années 1960, l'attention portée à la traduction par la revue des grands auteurs français de l'époque (Beckett, Lévi-Strauss, Sartre, etc.) vise, dans le même temps, à reconstituer, d'une part, les enjeux de la formation

intellectuelle française d'Enzensberger au début des années 1950 et, d'autre part, à démontrer que les premiers numéros de *Kursbuch* constituent une liquidation de cette période de formation.

INDEX

Thèmes : formation intellectuelle, écriture collective, enquête, histoire du XXe siècle

Index chronologique : 1950-1970

Index géographique : Europe (Allemagne-France)

Mots-clés : anachronisme, Auschwitz, créativité formelle, écriture collective, engagement, international, national, littérature, Hannah Arendt, Samuel Beckett, Hans Magnus Enzensberger, Claude Lévi-Strauss, Jean-Paul Sartre, Martin Walser, Peter Weiss

AUTEUR

GRÉGORY CORMANN

Enseignant-chercheur à l'Université de Liège, membre du projet GENACH (Genèse et actualités des Humanités critiques. France-Allemagne 1945-1980)